

Le Canard.

MONTRÉAL, 8 Janvier 1881

Aristide. Diable ! si je le connais ; je le connais que trop. C'est bien lui ! Je ne connais que cela. »

Comment l'éviter ? Il essaya de se présenter de profil à ce grave magistrat, assis en ce moment dans son fauteuil et presque sur un trône. Le geste et l'attitude ne pouvaient se continuer longtemps ; obligé, comme il l'était de donner le bras à sa femme. Affectant un subit mal de dents, il voulut porter son mouchoir à sa bouche et de manière à cacher la moitié de son visage ; il avait laissé son mouchoir dans son chapeau.

Froissart, désespéré, baissa la tête et s'avança jusqu'aux pieds du maire qui, prenant sa physionomie officielle, dit aux époux d'une voix paternelle :

« Mes enfants, l'union heureuse et sainte que vous allez contracter... » Il avait relevé la tête et reconnu Froissart. Il s'arrêta.

« Il m'a tuilé, dit Froissart.

— L'union heureuse et sainte que vous allez contracter... » Le maire s'arrêta une seconde fois.

Cette seconde pause fut si longue que les autres mariés, qui attendaient leur tour pour contracter l'union heureuse et sainte commençaient à murmurer.

« L'union heureuse et sainte que vous allez contracter...

— Saorebleu ! s'écria à la fin Aristide Froissart, de manière cependant à n'être entendu que du maire, parce que vous m'avez fourni autrefois pour quinze cents francs de bottes que je ne vous ai pas payés, ce n'est pas une raison pour que vous ne me mariiez pas. »

Le maire était un ancien bottier.

Celui-ci poussa un soupir et reprit avec la rapidité d'un écolier empressé de soulager sa mémoire, longtemps en défaut :

« L'union heureuse et sainte que vous allez contracter est des plus graves. Vous, monsieur, vous devez assistance à votre femme ; vous, madame, vous suivrez partout votre mari. Au nom de la loi, je vous unis. »

Adeline, qui ne s'était aperçue de rien, salua en tremblant ; Froissart dit au maire :

« Demain, faites présenter votre mémoire à mon hôtel. La dernière prière ne valait pas le diable : elle prenait l'eau de toute parts. »

A Continuer.

IMPRUDENCE — Mon opinion est que tous les membres du clergé, ou tout autre homme public de quelque importance, ont tort de donner des certificats en faveur de charlatans, ou pour patroniser certaines drogues qu'on décore du nom de médecine. Au contraire, nous devrions tous recommander un remède qui le mérite, et dont tout le monde médical reconnaît l'efficacité. C'est pourquoi je recommande de tout cœur les Amers de Houbien ; je tiens à certifier tout le bien qu'ils m'ont fait, ainsi qu'à mes amis. Je crois que rien dans ce genre ne peut leur être comparé, et chaque famille devrait s'en procurer. Tant qu'à moi, je ne m'en passe plus.

Rev. —, Washington, D.C.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, ou 25 centimes pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centimes par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Stc. Thérèse.

Chronique du Jour de l'An.

Le Canard a bien employé son temps samedi dernier. Il a passé toute la sainte journée du Jour de l'An à flâner sur la rue St. Denis, et le pauvre palmpède en a vu de belles, amis lecteurs.

Figurez-vous une longue suite de généraux battant de ci de là, sonnant à toutes les portes comme des loufers en goguette, cherchant tous à qui mieux mieux à badiner nos bonnes canayennes, et vous aurez un semblant d'idée de ce qu'a été ce jour mémorable dans nos salons.

Mon ami Latrimouille, que j'ai pompé, m'a renseigné quelque peu sur les dialogues épatants qu'ont eu lieu à ce genre de réception. En voici une esquisse :

M. LATRIMOUILLE (sonnant ou frappant du poing dans la porte. — *Gueligne ! gueligne ! gueligne !* ! (On ouvre.) Les dames requièrent-ty ?

LA SERVANTE. — Oui, mesieurs.

LA DAME OU SA FILLETTE (sans se lever et prenant des airs du duchesse. — Bonjour, M. Latrimouille, n'est-ce pas qu'il fait frette aujourd'hui ?

LATRIMOUILLE. — Oui, mesdames. Permettez-moi de vous souhaiter mille et mille bonnes choses à l'occasion du nouvel an.

LA DAME. — Merçi, monsieur. Croyez-vous qu'y va y avoir beaucoup de soirées c't'hiver ?

LATRIMOUILLE. — A vous, mesdames, de répondre.

LA DAME. — Brrr...qu'y fait frette ! Il me semble qu'il ne faisait pas si froid que ça l'année passée.

LA FILLETTE. — C'est vrai, *moumou*, vous avez raison. Mais, à propos, M. Latrimouille, je suppose que vous êtes allé entendre Sarah Bernhardt ?

Tout-à-coup le fatal coup de cloche fait entendre son *gueligne ! gueligne !* et notre ami Latrimouille se retire sans avoir pu satisfaire la curiosité de la fillette à madame.

Mon ami Latrimouille, qui n'est pas un menteur, car c'est mon frère Siamois (si à moi), m'assure que la conversation précitée est celle usitée partout le Jour de l'An. Ma foi, le jeu n'en vaut pas la chandelle, et il vaudrait mieux, il me semble, faire ses visites par le téléphone : ça sauverait beaucoup de temps et d'ennuis.

Une fois pour toutes, qu'on adopte donc un système rationnel. Pourquoi courir ainsi de porte en porte pour débiter des lieux communs, des banalités annuelles ? Ne vaudrait-il pas mieux adopter le mode suivi en France, qui consiste à envoyer ses cartes de visite par un domestique, quand on en a, ou par la poste quand on n'en a pas.

En copiant les Français là-dessus, nous rendrions un grand service, et aux dames et à nous mêmes.

K. ROSINE.

Les incidents et les accidents du Jour de l'An.

Ça été un jour rempli d'événements *ronde-bosse* que ce jour de l'An. Le dieu Molson a fait des siennes, et jamais conquérant n'a fait un si grand nombre de victimes. Oui, nous le disons sans crainte, car une poursuite en libelle de plus ou de moins ne nous énerve guère, le dieu Molson a administré bien des coups. Que de pauvres femmes ont pleuré momentanément un époux tendre, soumis et aimé ! Que de fillettes ont regretté le refroidissement de leurs damoiseaux, qui étaient sous l'influence de la dive bouteille.

Ainsi, Madame L....., de la rue Visitation, a vu son mari—brave homme, du reste—tomber du *Guillaume trop mince*, tandis que sa fille, Demoiselle *Deranges L.....*, n'a pas reçu un brin de visite de son amant, qui patinait en compagnie de l'ombre de Molson.

Le Recorder a eu tant de besoin que le sergent Dreyfuss a dû faire fonctionner la fameuse machine dont nous avons déjà parlé.

M. Trois-Etoiles, un des *dandies* du jour, n'a pas pu faire de visites, surtout chez les gens qui ne recevaient pas, parce qu'il avait perdu la *carte*.

Que d'accidents trop longs à énumérer ! Et l'on appelle ce jour là le jour de l'An ! Pas d'affaire ! C'est plutôt le jour de Bacchus, de Molson, ou de la *Brosse*.

Terminons. Jamais nous n'avons vu autant de pirouettes, d'hommes trébuchant, que cette année. Et dire que

les temps sont durs ! Pas beaucoup, *minouche* ! L'abondance règne partout, tellement que plusieurs personnes n'avaient pas les jambes assez fortes pour supporter les *résultats* de la protection.

TURLUTUTU.

Jour de l'An.

Au Jour de l'An
Rien n'est vilain ;
Toutes les visites
Sont très licites.
Boire est parfait.
L'heureux soul hait.
De ses amies
Toujours jolies
L'on voit
Qu'au Jour de l'An
A tout l'on ferme.
L'on n'est pas ferme,
Et quelquefois
L'on dit : il boit ;
Je veux qu'on dise,
C'est mieux, il glisse.
Mais non en vin,
Il tombe bien.
Mais c'est le givre,
Il n'est pas ivre.
Que de bonheur !
L'on dit : horreur !
Oh ! le pauvre homme,
Qu'il dorme un somme.
Le lendemain
Du Jour de l'An,
On le voit triste
Comme un artiste
Dont le violon
N'a plus de son.
Dans la tempête,
Le mal de tête
Qu'un matelot
A sur le flot
N'a plus d'alarme
Que ce malade.
Le trop d'esprit,
Ceux qu'on prit
Souvent fait rendre
Ce qu'on veut prendre.

Mio Zozze.

Le tant pis et le tant mieux.

Eh ! bonjour donc, compère Etienne,
— Ah ! c'est toi, mon ami Lubin !
Te voilà de retour, enfin.
— Oui, la santé ? — Bonne, et la tienne ?
— Pargué, la mienne est bonne aussi.
Quoi de nouveau, compère, ici ?
— J'ai perdu ma tante Bastienne.
— Hélas ! tant pis. — Tant mieux, plutôt.
J'étais sans maison, aussitôt
J'allai m'établir dans la sienne.
— Tant mieux, en ce cas. — Non, ma foi,
La maison, un peu trop ancienne,
Une nuit s'écroula sur moi.
— Tant pis. — Mais non, vaille que vaille,
J'en courrais les risques encoeur.
Dans les débris d'une muraille,
Ami, j'ai découvert un trésor.
— Un trésor ? — Oui ; le richard Blaiso,
Qui faisait tant le rouchéri,
Me pressa, quand je fus guéri,
D'épouser sa fille Thérèse.
— Tant mieux. — Eh ! non, c'est un lutin
Qui me rompit d'abord la tête.
Je suis bon, mais un peu mutin,
Et le lendemain de la fête,
Je la rossai dès le matin.
— Tant pis, vraiment. — Non pas, com-
père,
Dès qu'une fois Martin-Béton